

Étonnamment, la honte de se retrouver là où l'autre n'est plus est un sentiment difficile à mettre en mots. N'empêche que ce sont les disparus qui m'ont éventuellement insufflé le désir d'accompagner, d'écouter les personnes dont la vie est menacée et d'explorer à fond la psychologie du deuil et de la reconstruction.

Aujourd'hui, je salue le courage de ceux et celles qui, ayant appris ou ayant été témoins de la mort soudaine d'un être cher, reprennent pas à pas le chemin de la vie, comme un long pèlerinage en leur mémoire. L'épreuve déclenche un virage majeur, et de cette turbulence émerge l'accalmie.

Références

Bédard, Jean-Thomas. Le voyage inachevé. Office National du Film (ONF). Disponible en vidéocassette (71 min. 24 sec.). Témoignages sur l'accident d'autobus survenu dans la côte des Éboulements, au Québec, le 13 octobre 1997

Singer, Christiane (2001). Où cours-tu? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi? Paris, Albin Michel, 147.



Johanne de Montigny, M.A.Ps.
Psychologue, Montréal

Je vous invite à consulter l'ensemble des chroniques : www.rsfa.ca

6893, rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H1N 1C7

Téléphone : 514 255-6444
Sans frais : 1 844 355-6444

www.rsfa.ca
info@rsfa.ca

INFO DEUIL

Deuils collectifs, deuils individuels



LE REPOS SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE
COLUMBARIUMS - MAUSOLÉES - CRÉMATORIUM - CIMETIÈRE

1916 - 2016

Deuils collectifs, deuils individuels

Les tragédies collectives qu'elles soient naturelles ou accidentelles affectent non seulement les proches des victimes, elles nous atteignent tous à cause de leur caractère soudain, brutal et médiatisé. Ce genre d'évènements frappe d'autant plus fort qu'on aurait pu en faire partie. On s'identifie tantôt aux victimes tantôt aux personnes en deuil. Tous ces êtres qui meurent avant nous éveillent notre conscience de la réalité de la mort qui aurait pu nous entraîner dans un tsunami déchaîné. On ne peut se préparer à vivre une tragédie, l'instinct de survie se déploie sur place et ce, même si l'on en meurt. Christiane Singer, frappée par la foudre de la mort annoncée, le disait ainsi : « Que tu vives ou que tu meures, choisis la vie. »

Certains s'en souviendront, le 13 octobre 1997, 43 personnes, soit plus de 2% de la population de Saint-Bernard, trouvent la mort dans l'un des plus graves accidents routiers de l'histoire canadienne. L'autobus qui devait mener en excursion à l'Île-aux-Coudres les membres d'un club d'âge d'or s'écroule dans le ravin de la côte des Éboulements. Quatre ans plus tard, Jean-Thomas Bédard, en collaboration avec l'Office national du film (ONF), en réalise un documentaire touchant en interviewant les proches en deuil : « *Après avoir connu toute une gamme d'émotions, allant du chagrin à la détresse, du sentiment d'absurdité à la colère, chacun a cherché des moyens de retrouver un sens à son existence, de retisser les liens déchirés par tant de départs soudains et de reconstruire sa vie avec ceux qui restent.* »

Je me souviens de cet homme qui, dans le documentaire, pleurait la mort de son vieil ami. Pour surmonter le deuil, il sillonnait la forêt en frôlant l'écorce des arbres comme pour toucher la matière brute et compenser la perte brutale de son ami. Il s'adressait au défunt à voix haute, en levant sa tête vers le ciel, en le cherchant derrière les nuages, en lui disant qu'il allait continuer le mieux possible d'arpenter sa route, privé de ses précieux conseils et de son amitié, en lui demandant aussi comment c'était maintenant pour lui, de vivre là-haut,

dans ces lieux mystérieux. Ses pieds ancrés au sol, son regard télescopique pointé vers le haut, son cœur déchiré, ses mots hachurés, il tentait symboliquement de communiquer avec l'ami disparu. Le monologue posthume permet à l'endeuillé d'inventer les réponses du défunt en fabriquant un dialogue imaginaire comme source d'apaisement. De cette stratégie créative émerge « *un chant de consolation.* »

Les résidents de la municipalité de Saint-Bernard se connaissaient tous et ainsi pouvaient vibrer à la peine du voisin, voire de plusieurs membres d'une même famille soudainement décimée. Grâce au film-documentaire, je revois encore le groupe d'hommes se diriger à pied vers le cimetière, le mouchoir dans une main et la pelle dans l'autre, en route pour aller creuser la fosse d'un proche, le personnel du cimetière ne pouvant à eux seuls suffire à la tâche. Leur marche solidaire donnait à voir au passage des maisons vides et des rues bondées d'endeuillés. Il y avait tant à faire et se mettre ensemble au travail constituait un rite pour cimenter la communauté. Fossoyeur d'un jour, un jour marquant, où chacun se faisait un honneur de déposer dans la terre le corps de l'être cher, une façon exclusive d'entrer dans son deuil intime et de pleurer la communauté éprouvée. Les rituels nous aident à la fois à nous rapprocher du défunt et à nous en séparer grâce à la présence de personnes (la famille, les amis, les voisins) réunies sur une terre d'accueil et d'adieu, tout à la fois, en guise de commémoration. Les rituels funéraires favorisent des retrouvailles que l'on ne peut à ce point espérer dans la vie épargnée.

Sans nul doute dois-je attribuer une bonne partie de mon implication dans le deuil à la tragédie à laquelle j'ai survécu le 29 mars 1979. Le *Crash* d'avion, survenu non loin de l'aéroport de Québec, avait alors emporté dix-sept personnes incluant les membres d'équipage. Nous étions sept survivants à retrouver tant bien que mal la trace de la vie alors que tous les autres venaient brutalement de la perdre. Le deuil massif s'est emparé de tout mon être et j'ai souffert en pensant aux passagers et aux membres d'équipage n'ayant pas eu la chance de survivre et à leurs familles subitement endeuillées.